

Philippe Beaussant

**Le Jeu
de la Pierre
et de la Foi**

essai

Le Chemin

nrf

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.
© 1962, Éditions Gallimard.*

Je ne connaissais point M. Philippe Beaussant quand je lus le premier des essais qui composent son livre. Je l'ai feuilleté d'abord parce qu'il se réclamait d'un sujet qui depuis longtemps ne cesse de m'émouvoir. Je ne le faisais pas sans méfiance, dans la mesure où précisément un tel sujet me tient au cœur. Mais il m'a suffi de quelques phrases pour être désarmé ; de quelques pages : j'étais conquis ; et dès lors, à travers cette étude, puis celles qui allaient lui succéder, j'ai suivi l'auteur comme un compagnon de route et de méditation amoureuse. Il précisait des réflexions que je n'avais qu'ébauchées ; il me signalait un portail, un chapiteau, que j'avais oubliés ou méconnus ; quelquefois,

comme j'ai tout de même passablement rôdé à travers nos provinces, je lui indiquais en pensée une église d'Auvergne ou de Saintonge, ou même de Champagne, qu'il ne connaissait pas encore : par exemple la sublime basilique de Brioude qui me fait à chaque fois perdre ou retrouver la raison, l'église de Chatelmontagne où m'attendent de longs souvenirs, celle de Cellefrouin que j'ai découverte l'an dernier, quittant les grâces et les dieux de Saintonge pour un culte plus austère, ou bien celle de Vignory, en Haute-Marne (plus proche, je ne sais pourquoi, de Colombey-les-deux-Eglises que de mon village de Varennes), Vignory la pure, qui fait de l'austérité même une grâce, et la plus délicate, quasi féminine. Complétant ainsi, à part moi, les exemples que donne l'auteur, je me trouvais enchanté d'avoir mes églises particulières, mais non moins de les voir servir à une cause commune.

Ce voyage avec le meilleur de mes compagnons, ces propos que l'on échange, cette complicité heureuse dans l'admiration et la

recherche : je crois que tous les lecteurs de M. Philippe Beaussant en éprouveront le plaisir et l'avantage. C'est que son œuvre, si avertie, ne se montre jamais pédante ; si minutieuse, jamais lourde ni dispersée. Elle garde dans la réflexion une fraîcheur presque ingénue. Toute chose s'y trouve sentie et pensée en même temps. C'est œuvre de foi et de bonne foi, où l'amour et la lucidité s'exaltent l'un l'autre, et se confondent. J'en aime le ton, qui est grave et tendre, ferme sans doute, mais d'une fermeté où l'on peut reconnaître l'extrême pointe du frémissement. Et si parfois le frémissement l'emporte, si le chant s'annonce : l'auteur s'efface devant une voix plus majestueuse, la seule qui lui paraisse digne de son propos, celle de Claudel par exemple. Car voici la plus belle vertu de M. Philippe Beaussant : il n'a pas moins d'humilité que de ferveur.

C'est là une vertu dont je sens toujours le besoin quand je pénètre dans une église romane. Il faudrait, me dis-je, s'oublier pour

mieux voir et comprendre, ne point mêler l'histoire d'un homme et d'un jour à ce qui fut l'âme et l'expression d'une longue époque. Mais j'ai beau faire (faire le savant ou l'amateur) : si je ne suis pris d'abord, et quelque beauté qui se révèle ensuite à l'examen, toute église n'est plus pour moi qu'un monument ; bon ! je le salue comme il est d'usage, et, pour apaiser ma conscience, j'emporte du lieu quelques photos et une bonne étude archéologique. — Mais, des églises que j'aime, je ne veux rien savoir que ce que j'y trouve, et ne voudrais rien emporter que, mettons, un plâtras, ou un peu de terre prise à une tombe voisine. Tout se passe comme s'il s'agissait moins des formes que d'une présence ; et je sais bien que cette présence naît des formes, mais c'est elle qui sur-le-champ s'impose et devance l'interrogation des yeux. Au demeurant, nulle déconvenue à craindre : toute église qu'anime ce caractère comporte les caractères de la beauté.

Ce qui m'attache si profondément à l'église romane, c'est qu'imposant plus que nulle autre

le sentiment du sacré, elle y parvient par sa fidélité à la terre. Elle est assise de tout son poids sur la terre ; elle en est la forme élue et le sens ; vous ne pouvez l'en séparer. Elle n'a rien d'aguideur ni de provocant ; Dieu ne s'étale pas au dehors ; ce sont des formes discrètes ou trapues, des façades simples et graves, où la sculpture n'a souci que de se fondre et de servir, fût-ce au fronton délicieusement travaillé des églises charentaises, qui relèvent sans doute d'un Dieu plus libéral, mais n'en sont pas moins accordées aux formes, à l'esprit et à la lumière d'une province. Après cela, que l'abside à elle seule nous saisisse par sa beauté, soit avec l'harmonieux étagement de Notre-Dame-du-Port, soit avec la farouche puissance de Saint-Julien de Brioude : ce n'est point une parure — l'abside épouse exactement ce qui se passe « dans le secret ».

Et tout s'y passe ; tout, à l'intérieur, se trouve ménagé et présent ; avant tout, la rencontre de l'homme et de Dieu. Plutôt qu'un élan passionné vers le ciel, un fol essai en vue de l'at-

teindre ou de le séduire, ou du moins d'en symboliser la demeure, l'église romane est le lieu où les rapports du ciel et de la terre (fût-ce du monde souterrain) se trouvent répétés et ramassés sous une voûte. Pas même une attente ; c'est déjà une célébration, et qui n'a pas de fin. Désaffectée, l'église gothique semble morte ; j'ai vu des églises romanes transformées en granges ou en prisons : elles continuaient, elles étaient.

Car ici tout élément, quelles que soient l'audace et la science des bâtisseurs, concourt à l'unité d'une figure et d'un être. Rien qui se sépare et s'admire, rien qui interroge ; rien qui ne participe d'une affirmation — la plus simple et la plus redoutable. Elle se manifeste par la nudité des murs, par l'étranglement ou l'ampleur des voûtes, par le puissant rythme des arcs et des colonnes, dont la mesure, la monotonie même, sont une incantation ; par une architecture d'ombres, de pénombres, de lumières et de lueurs, où l'on peut voir l'essence des églises romanes ; par ce corps figuré et réel

où nous pénétrons, de plus en plus mystérieux et peuplé à chacun de nos pas, jusqu'à l'instant où il est devenu notre propre et commun corps, ou plutôt notre âme. C'est ainsi que, fondée sur le poids et la simplicité de la pierre, sur la vertu des formes dépouillées qui suscitent et restituent le secret, l'église romane n'est enfin qu'esprit — ou, si l'on veut, âme corporelle, comme il sied à notre nature.

Et tel est bien ce que M. Philippe Beaussant nous retrace, ce qu'il nous aide à comprendre.

Marcel Arland.

PREMIÈRE PARTIE

I

*La Nef romane
ou la Maison fermée*

*« Contemplation de la maison fermée
où chaque chose est tournée vers l'inté-
rieur et chaque chose vers les autres...*

*« O point de toute part autour de moi
où s'ajustent les fins indivisibles! Univers
indéchirable! O monde inépuisable et fer-
mé! »*

PAUL CLAUDEL :
Cinq Grandes Odes,
V, La maison fermée.

Est-ce une tendance de notre temps que de rechercher dans les œuvres passées seulement ce qui nous touche, et non ce qu'elles sont, et d'aimer plus ou moins un art selon que nous y trouvons une préfiguration de nous-mêmes ? Ou bien l'œuvre romane ressemble-t-elle en vérité à ce que nous aimons ? Nous sommes attirés vers elle à cause d'abord d'une certaine relation de l'artiste avec son matériau, une certaine conception de la matière de l'œuvre qui nous la rend proche et presque familière. Sommes-nous abusés ? Avons-nous plus de respect pour la pierre romane que le maître d'œuvre qui la dissimulait sous la fresque et l'habillait d'ocre et de terre de Sienne, — mais

aussi d'or, d'azur et de gueules ? Risquons-nous, dans notre amour de la pierre nue, d'être un jour la dérision de nos descendants, comme quelqu'un qui rêverait de Chartres en vitraux blancs ou de la Sixtine décapée ? Pourtant, comment concevoir Tournus bariolé, même si l'on sait par ce qui en demeure au narthex que les fresques y étaient belles ? Comment penser la lumière de Vézelay autrement que glissant et jouant sur la pierre douce, changeante, vivante ? Comment renoncer à la matière d'Or-cival et de Saint-Nectaire et imaginer partout, même avec la plus heureuse des peintures et la mieux venue, Issoire ?

Laissons donc la pierre vierge, et disons que la nef romane nous apparaît comme elle sortait, blanche ou rose, des mains du maçon, telle qu'il l'avait voulue et telle qu'il l'avait faite. Au demeurant, c'est du maçon qu'il s'agit ici — et lui aimait la pierre, il n'en faut pas douter.

Pouvait-il d'ailleurs l'envisager autrement



PHILIPPE BEAUSSANT

Le jeu de la pierre et de la foi

« Ce voyage avec le meilleur des compagnons, ces propos que l'on échange, cette complicité heureuse dans l'admiration et la recherche : je crois que tous les lecteurs de M. Philippe Beaussant en éprouveront le plaisir et l'avantage. C'est que son œuvre, si avertie, ne se montre jamais pédante; si minutieuse, jamais lourde ni dispersée. Elle garde dans la réflexion une fraîcheur presque ingénue. Toute chose s'y trouve sentie et pensée en même temps. C'est œuvre de foi et de bonne foi, où l'amour et la lucidité s'exaltent l'une l'autre, et se confondent. J'en aime le ton, qui est grave et tendre, ferme sans doute, mais d'une fermeté où l'on peut reconnaître l'extrême pointe du frémissement. Et si parfois le frémissement l'emporte, si le chant s'annonce : l'auteur s'efface devant une voix plus majestueuse, la seule qui lui paraisse digne de son propos, celle de Claudel par exemple. Car voici la plus belle vertu de M. Philippe Beaussant : il n'a pas moins d'humilité que de ferveur.

C'est là une vertu dont je sens toujours le besoin quand je pénètre dans une église romane. Il faudrait, me dis-je, s'oublier pour mieux voir et comprendre, ne point mêler l'histoire d'un homme et d'un jour à ce qui fut l'âme et l'expression d'une longue époque...»

MARCEL ARLAND

12,50 NF + t. l.